

MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE ET DE LA JEUNESSE MINISTÈRE DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR, DE LA RECHERCHE ET DE L'INNOVATION

FCI EP2

#### **SESSION 2020**

# CONCOURS INTERNE DE CONSERVATEURS DES BIBLIOTHÈQUES STAGIAIRES, ÉLÈVES DE L'ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE DES SCIENCES DE L'INFORMATION ET DES BIBLIOTHÈQUES

# **NOTE DE SYNTHÈSE**

Durée: 4 heures

L'usage de tout ouvrage de référence, de tout dictionnaire et de tout matériel électronique (y compris la calculatrice) est rigoureusement interdit.

Si vous repérez ce qui vous semble être une erreur d'énoncé, vous devez le signaler très lisiblement sur votre copie, en proposer la correction et poursuivre l'épreuve en conséquence. De même, si cela vous conduit à formuler une ou plusieurs hypothèses, vous devez la (ou les) mentionner explicitement.

NB: Conformément au principe d'anonymat, votre copie ne doit comporter aucun signe distinctif, tel que nom, signature, origine, etc. Si le travail qui vous est demandé consiste notamment en la rédaction d'un projet ou d'une note, vous devrez impérativement vous abstenir de la signer ou de l'identifier.

## **INFORMATION AUX CANDIDATS**

Vous trouverez ci-après les codes nécessaires vous permettant de compléter les rubriques figurant en en-tête de votre copie.

Ces codes doivent être reportés sur chacune des copies que vous remettrez.

FCI

Section/option

Epreuve 109 <u>Sujet</u>: Livres et lectures numériques : un changement de paradigme ?

COMPOSITION DU DOSSIER (certains textes sont des extraits):

N°1 : BACCINO, Thierry. Lire sur internet, est-ce toujours lire ? *Bulletin des bibliothèques de France*, t.56, n°5, 2011, pages 63-66. [4 pages]

N°2 : BÉLISLE, Claire. Lire dans un monde numérique. Préface. Villeurbanne : Presses de l'enssib, 2011. [extraits, 4 pages]

N°3 : CHARTIER, Roger. Qu'est-ce qu'un livre ? Métaphores anciennes, concepts des lumières et réalités numériques. *Le français aujourd'hui*, 2012/3, n°178, pages 11-26. [extrait, 3 pages]

N°4: WAWRZYNIAK, Natalia. Toucher pour comprendre. Comprendre sans toucher. Collections et lectures des libelles du XVIe siècle à l'âge de la dématérialisation. *Réforme, Humanisme, Renaissance*, 2019/1, n°88, pages 181-206. [extrait, 2 pages]

N°5 : COMMISSION NATIONALE DE L'INFORMATIQUE ET DES LIBERTES. Du livre numérisé aux écritures numériques et aux nouvelles expériences de lecture. **In :** Les données, muses et frontières de la création : lire, écouter, regarder et jouer à l'heure de la personnalisation. *Cahiers IP Innovation & Prospective*, n°03, 2015, pages 28-31. [4 pages]

N°6: THOMAS, Vincy. Le livre numérique en panne? *Livre Hebdo* [en ligne]. Publié le 24/12/2018. Disponible sur : <a href="https://www.livreshebdo.fr/article/2018-en-12-themes-612-le-livre-numerique-en-panne">https://www.livreshebdo.fr/article/2018-en-12-themes-612-le-livre-numerique-en-panne</a>? (consulté le 11/12/2019). [1 page]

N°7 : GEORGES, Pierre. Lectures numériques : l'âge de raison. *Livre Hebdo* [en ligne]. Publié le 05/10/2018. Disponible sur : <a href="https://www.livreshebdo.fr/article/lectures-numeriques-lage-de-raison">https://www.livreshebdo.fr/article/lectures-numeriques-lage-de-raison</a> (consulté le 11/12/2019). [3 pages]

N°8 : DAHL, Raphaël. Pourquoi la lecture numérique ne séduit-elle pas la génération des « Smartphone natives » ? *Lettres numériques* [en ligne]. Publié le 16/06/2017. Disponible sur : <a href="http://www.lettresnumeriques.be/2017/06/16/pourquoi-la-lecture-numerique-ne-seduit-elle-pas-la-generation-des-smartphone-natives/">http://www.lettresnumeriques.be/2017/06/16/pourquoi-la-lecture-numerique-ne-seduit-elle-pas-la-generation-des-smartphone-natives/</a> (consulté le 11/12/2019). [3 pages]

N°9 : DONNAT, Olivier. La lecture régulière des livres : un recul ancien et général. *Le Débat*, 2012/3, n°170, pages 42-51. [extrait, 2 pages]



# Lire sur internet, est-ce toujours lire?

### THIERRY BACCINO

Laboratoire des usages en technologies numériques (Lutin), université de Paris 8 thierry.baccino@univ-paris8.fr

Professeur de psychologie cognitive des technologies numériques à l'université de Paris 8, Thierry Baccino est directeur scientifique du laboratoire Lutin (CNRS-UMS 2809) au Musée des sciences et de l'industrie de La Villette. Ses travaux portent sur le comportement de la lecture et de recherche d'information en employant des méthodes expérimentales (oculométrie cognitive) et des techniques de modélisation computationnelle. Il public principalement dans International Journal of Psychology, Behavioral Research Methods, Instruments & Computers, Perception, Ophthalmic and Physiological Optics, Journal of Psychophysiology, Medecine Sciences, Vision Research, L'année psychologique, Le travail humain, International Journal of Psychophysiology... Il a publié trois livres: La lecture experte (PUF, 1995), La lecture électronique (PUG, 2004), et Mesure de l'utilisabilité des interfaces (Hermès Science Publication/ Lavoisier, 2005).

l y a plus de 5000 ans l'homme inventait l'écriture et, au cours des siècles, le support d'écriture (tablettes, volumen, codex ou livre imprimé) se révéla toujours très stable, dans le sens où ce support ne modifiait pas la forme des textes au cours de la lecture. Cette stabilité facilitait notamment la mise en place de stratégies de lecture ou d'inspection visuelle. Or, depuis une trentaine d'années, le texte a tendance à proliférer sur des supports extrêmement variés: e-books, tablettes, smartphones, ordinateurs... qui modifient cette stabilité (le texte devenant dynamique) et entraînent une évolution de notre rapport à l'écrit et à la lecture. Mais sommes-nous capables de faire face à ces formes de lecture différentes et adapter nos capacités mentales? Rien n'est moins sûr.

# Est-ce toujours de la lecture?

D'abord, est-ce toujours de la lecture? Les métaphores poétiques ont fleuri pour désigner cette nouvelle activité. On parle de butinage, de surf ou de navigation, je la qualifierai plutôt de pseudo-lecture. Pseudo car surfer sur les pages du web mêlant articles courts, vidéos, audio, animations de toutes sortes n'est pas similaire à une lecture attentive et profonde, que l'on pratique sur un livre imprimé. Sur le web, le lecteur balaie rapidement les titres, initiant une lecture rapide, mais son attention est imparablement attirée par d'autres informations qui apparaissent en simultané et qui peuvent ou non avoir une pertinence pour lui. Le développement des communications actuelles par Twitter ou SMS ne fait qu'accroître le problème.

Problème, pourquoi? Parce qu'une des propriétés essentielles de l'esprit humain consiste à sélectionner les informations qui lui sont nécessaires pour agir, comprendre, raisonner ou mémoriser. Cette propriété est l'attention: mécanisme complexe mais ô combien facilement manipulable.

Le patchwork informationnel des pages du web, de certains manuels scolaires ou magazines, disperse l'attention du lecteur (les psychologues parlent d'attention partagée), rendant la compréhension et la mémorisation plus difficiles. Faites vous-mêmes l'expérience : recherchez une notion sur internet et laissez-vous guider par les pages que votre moteur de recherche identifiera. Au fur et à mesure de votre «navigation», il y a de fortes chances que vous soyez distraits par une information qui n'a peut-être rien à voir avec la notion recherchée et que vous voudrez approfondir sur le champ. Du coup, cela vous éloignera de plus en plus de la notion initiale. L'attention que vous apportiez à la recherche de votre notion a été simplement courtcircuitée, d'une manière très simple, en vous fournissant d'autres informations en parallèle. C'est en cela qu'elle est facilement manipulable. Les prestidigitateurs, les camelots, l'ont compris depuis longtemps mais, plus récemment, ce sont les commerciaux de l'internet qui l'ont redécouvert. La conséquence est l'ajout de fenêtres clignotantes, de publicités apparaissant inopinément sur une page, d'e-mails «spammant» votre boîte aux lettres électronique, e-mails dont le seul objectif est d'attirer votre regard et capter une parcelle de cette ressource cognitive très labile, votre attention. Bien sûr, le but ultime est de forcer l'achat d'un produit. Sur ce nouveau marché, il est d'ailleurs assez frappant d'obser-

Une partie de cet article a fait l'objet d'une publication dans la revue InTexto, 2010, n° 4, p. 4-7.



ver à quel point la connaissance n'a plus vraiment de valeur marchande comme autrefois (celle-ci est souvent disponible gratuitement par le biais d'encyclopédies en ligne), et que la plus-value est réalisée par le captage de l'attention de l'internaute (que l'on rétribue sous la forme de nombre de clics sur un bouton...). Or, ces procédés, capteurs d'attention, s'affichent à peu près partout. Sur les sites marchands bien sûr, mais également sur les encyclopédies, les livres électroniques et les documents qui sont transmis par le web, et cela perturbe fortement la gestion des informations par le lecteur. Tout se passe comme si l'utilisateur d'internet avait plusieurs cerveaux et pouvait gérer de grandes quantités d'information en parallèle. Ce n'est pas le cas! Notre capacité à effectuer des doubles/triples tâches est très limitée.

Dans le champ de la lecture, un exemple frappant de cette gestion difficile d'informations massives facilement disponibles est l'hypertexte. L'idée du départ était louable : rendre disponibles par le biais de liens toutes les informations associées de près ou de loin à une notion. Le lecteur était de plus libre de choisir lui-même son mode de lecture, allant du général vers le plus spécifique (il traçait son chemin dans l'hypertexte). Les limites sont vite apparues : la multiplicité des niveaux entraîne souvent une perte de l'objectif initial de lecture (appelée désorientation cognitive). Le lecteur ne sait plus où il est après avoir digressé dans l'hypertexte. Cette perte du but est d'autant plus forte que le lecteur n'a pas une connaissance établie du contenu du texte à lire. L'attention et la mémoire sont alors largement sollicitées pour relier les informations, retrouver le but initial, et la charge cognitive augmente. Cette désorientation est provoquée par la cohérence, propriété essentielle de la compréhension, qui ne peut plus être établie entre les différents passages lus. L'hypertexte, en outre, est souvent un hypermédia liant des vidéos ou des images au texte. Quelques travaux ont montré que l'intégration de ces différentes sources d'information n'apportait pas forcément un avantage en compréhension. Au contraire, la

Tableau des différentes vitesses de lecture en fonction de l'activité		
Activité	Fonction	Vitesse de lecture (mots/min)
Balayage	Rechercher un mot rapidement	600
Écrémage	Rechercher un contenu rapidement	450
Lecture normale	Lecture silencieuse	300
Lire pour apprendre	Lire pour acquérir un nouveau contenu	200
Lire pour mémoriser	Lire pour mémoriser un texte	138

redondance des informations présentées sous différents formats nuit à la mémorisation et à la compréhension.

# Changer le rapport au temps

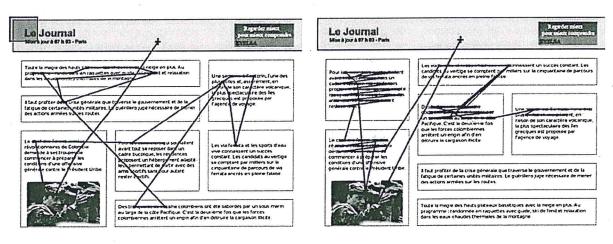
Outre l'aspect informationnel et attentionnel des documents électroniques qui contraignent le lecteur, la pratique de l'ordinateur et des moyens de communication informatiques a changé notre rapport au temps. Alors qu'avant, l'accès à la connaissance prenait du temps : temps d'accès à la ressource (acheter un livre ou aller le trouver dans une bibliothèque), temps d'assimilation (lire et comprendre), temps de relecture éventuelle (pour des passages importants), tous ces temps ont été considérablement raccourcis: accès immédiat par un moteur de recherche, lecture sélective dans laquelle le chemin de lecture est souvent limité aux titres et aux résumés... Malheureusement, à moins que notre cerveau subisse une mutation massive et rapide, l'assimilation d'un contenu nécessite toujours un temps important (passage d'une mémoire à court terme à une mémoire à long terme), une attention soutenue (c'està-dire focalisée) et une répétition incessante (relecture). Enfin, ce temps est aussi lié à la nature même de la lecture profonde et la mémorisation de son contenu par le cerveau. Mémoriser un contenu, d'autant plus si celui-ci est complexe, prend du temps, et nécessite de fréquents retours en arrière, et des opérations de contrôle et de recoupement d'informations. L'importance de cet aspect temporel apparaît lorsque l'on mesure la vitesse

de lecture qui varie en fonction du type de lecture à réaliser. Ainsi, on a pu distinguer<sup>1</sup> que les différentes activités sur un texte (rechercher une information, lire pour apprendre, lire pour mémoriser...) correspondaient à des vitesses de lecture différentes (voir tableau).

Il est clair ainsi que plus rapide est la lecture, moins le traitement du texte (dans son contenu) est important. Les stratégies d'accès à l'information s'en trouvent également modifiées, comme l'illustre la figure ci-contre en indiquant le parcours du regard du lecteur.

Même si cela paraît évident, il est donc crucial de rappeler que plus l'on passe de temps sur un contenu, meilleure est la mémorisation de ce contenu. Ce n'est pourtant pas ce que nous faisons sur internet! L'information doit y être disponible immédiatement et le temps passé pour appréhender son contenu le plus court possible pour être efficace. Mais est-ce être efficace que de ne pas se rappeler l'instant suivant de ce que l'on a lu précédemment? D'autant plus que d'autres informations ont pu être lues entretemps, par le simple fait qu'elles nous ont été proposées sous la forme de liens ou de fenêtres impromptues. La compréhension d'un texte (et sa mémorisation) nécessite un temps assez long, qui permet de réaliser les associations nécessaires en mémoire à long terme. C'est seulement à ce prix-là qu'un contenu sera mémorisé, et c'est ce que fait la lecture profonde. Or, sur internet, nous sommes réduits le plus souvent à une lecture de type

Ronald Carver, Reading Rate: a Review of Research and Theory, San Diego, Academic Press, 1990.



Trajectoires du regard en fonction de deux activités applicables sur un document web : balayage (à gauche), lecture (à droite).

«reader's digest» consistant à aller à l'essentiel en éliminant tous les détails qui complètent un contenu et aident bien souvent à sa mise en mémoire. Bien que cela puisse être contraire à certaines idées émises notamment en pédagogie, il ne faut donc pas supprimer tout effort cognitif pour faciliter la mémorisation d'un contenu, d'autant plus si celui-ci est présenté sur un écran.

# Tablettes et encre électronique

Enfin, il faut également aborder la question des supports. L'écriture date d'environ 5000 ans et, au cours des siècles, le support d'écriture (tablettes, volumen, codex ou livre imprimé) se révéla toujours stable, dans le sens où l'information une fois écrite y restait constamment. Cette stabilité facilitait notamment la mise en place de stratégies de lecture ou de recherche d'informations. Or, le support électronique (e-books, tablettes, smartphones, écrans...) détruit cette stabilité, rendant les informations mobiles, déplaçables et effaçables à l'envi. Comment pouvons-nous, en quelques décennies, être capables d'adapter nos comportements de lecture sur ces nouveaux supports alors qu'ils ont été acquis sur des supports stables et rigides depuis des millénaires? Existeil vraiment des «digital natives» en

lecture, autrement dit des enfants qui apprendraient d'abord à lire sur écran plutôt que sur papier? Je n'en ai encore jamais rencontré, mais, avec les écrans actuels, je doute qu'ils puissent lire de manière aussi attentive ou profonde que sur papier.

Examinons d'abord l'écran. Celuici est encore largement rétro-éclairé, c'est-à-dire que la lumière est émise par l'écran et non pas reçue comme pour un livre (car envoyée par une source externe: soleil ou lampe). De nombreuses études ont montré que ce rétro-éclairage est néfaste pour la lecture, car il génère souvent un fort contraste qui agresse l'œil. Cette agression visuelle se traduit par une prise d'information visuelle réduite nécessitant davantage de fixations oculaires pour lire un texte. La conséquence directe est une fatigue visuelle accrue, avec la possibilité, à terme, de développer des pathologies telles que maux de tête, migraines chroniques, asthénopie (vision floue) et, dans les cas extrêmes, des crises d'épilepsie. Ces pathologies surviennent notamment lors d'une activité répétée de lecture sur des interfaces de mauvaise qualité (interlignage réduit, couleur des lettres peu distincte du fond). Toutefois, ces dernières années, un progrès radical est apparu avec le développement de l'encre électronique et les fameuses tablettes de type e-book (Kindle, Reader, Cybook). Ce support règle définitivement le problème du

rétro-éclairage même si des améliorations en termes de rapidité pour changer de page, de taille de l'écran ou de qualité du blanc sont à attendre.

Une autre question liée aux supports est celle des procédés d'affichage. Ainsi, lorsqu'on a voulu passer du livre aux supports électroniques, la question s'est posée de savoir si l'on devait présenter les informations de la même façon que sur papier ou autrement. Ainsi sont nés différents procédés tels que le scrolling (défilement de haut en bas d'un document au moyen d'un curseur), le leading (texte défilant automatiquement de droite à gauche) ou l'hypertexte. Dans l'exemple du scrolling, l'initiative était estimable: placer dans un espace limité un maximum de textes. On pouvait ainsi présenter des livres entiers sur une même page en la faisant défiler en avant ou en arrière. Les limites sont apparues assez rapidement. Il était souvent très difficile de retrouver un mot, une phrase, après avoir fait défiler son texte, pour la simple raison que les mots n'apparaissaient plus à la même place. En effet, sur un livre papier, les mots ont une position spatiale et une seule qui ne varie pas même si l'on tourne les pages. Avec le scrolling, un même mot peut se retrouver en bas ou en haut de l'écran et cette mobilité entraîne une détérioration de notre mémoire spatiale. On a ainsi montré, au début des années 1990, qu'un comportement automatique et



donc inconscient du lecteur consistait à repérer la position des mots importants d'un texte. Cette mémoire spatiale des mots (appelée également codage spatial) sert notamment à revenir rapidement sur les mots importants du texte, car ils sont nécessaires à la compréhension. Ces retours en arrière font partie du comportement normal du lecteur et représentent 20 % des fixations oculaires. D'ailleurs, tout lecteur a pu constater la réalité de ce repérage spatial. N'avez-vous jamais fait l'expérience de vous souvenir d'avoir vu un mot ou même une idée à un certain endroit de la page (par exemple, en haut à gauche ou en bas à droite, ou au milieu du livre)? Il arrive souvent que l'on ne se rappelle même plus du mot exact mais seulement de la position qu'il occupait sur la page. C'est cela, le codage spatial, qui est détruit définitivement par le scrolling et empêche la mémorisation de la position des mots.

Toutefois, les aspects négatifs soulignés ci-dessus ne doivent pas masquer l'avantage énorme de l'outil informatique, et cet article a seulement l'ambition de pointer les améliorations ergonomiques nécessaires à réaliser sur les interfaces de lecture de manière à ce que celles-ci correspondent aux propriétés cognitives du lecteur. Nous ne sommes qu'au début de cette révolution de l'écrit et de la lecture électronique et nul doute que les tentatives actuelles (supports, procédés) apparaîtront aussi rapidement obsolètes que l'est actuellement le cinéma muet en noir/blanc vis-à-vis du film 3D couleur. Par exemple, le développement depuis plusieurs années de la technologie dite encre électronique (e-ink) avec les liseuses permet de bénéficier d'un confort de lecture comparable à celui du papier. Toutefois, des progrès sont encore à attendre en ce qui concerne la vitesse d'affichage et la qualité du blanc restitué par le support afin qu'il devienne une alternative possible aux écrans rétro-éclairés actuels.

# Le dépassement du livre papier

Bref, nous entrons dans une ère où peu à peu le livre papier sera dépassé par son corollaire électronique et il s'agit d'adapter au mieux ce nouveau support aux caractéristiques du lecteur. Une ergonomie de la lecture est donc à développer si l'on veut que ces nouveaux supports puissent conserver une qualité visuelle et, à terme, garantir le succès économique et social de cette nouvelle pratique. Sans nul doute, l'aspect dynamique du support électronique sera à conserver, car il apporte de réels avantages dans la gestion d'un contenu textuel en enrichissant par des hyperliens ou des vidéos/sons la compréhension du lecteur, mais encore faut-il que cet aspect dynamique soit contrôlé, encadré par des règles de mise en forme ou de gestion des informations. C'est un travail qui débute seulement, vu la quantité de supports électroniques nouveaux qui sont lancés sur le marché chaque année. Il faudra, dans un premier temps, évaluer précisément la qualité de la lecture par la mise en place de tests de lecture électronique (comme cela a été fait récemment au Lutin pour estimer la qualité de la lecture par les élèves sur les TNI – tableaux numériques interactifs) et dans un second temps de concevoir de nouvelles interfaces qui puissent s'adapter au contenu proposé mais également à la population de lecteurs concernée (enfants, personnes âgées...).

Août 2011

### Quelques références bibliographiques

- Thierry Baccino, La lecture électronique, Grenoble, PUG, 2004.
- Thierry Baccino, Catherine
  Bellino et Teresa Colombi, Mesure
  de l'utilisabilité des Interfaces, Paris,
  Hermès Science Publication/Lavoisier,
  2005.
- Moussa Diarra, Gérard Kubryk, Olga Megalakaki, Léa Pasqualotti, Liliana Rico-Duarte, Catherine Binon, George Fotiadis, Anne Ronsheim, Claudio Vandi et Thierry Baccino, «The use of interactive white boards for the evaluation of reading activities in the school», article présenté à la conférence internationale "The Future of Education", Florence, Italie, 16-17 juin

# BÉLISLE, Claire. Lire dans un monde numérique. Préface. Villeurbanne : Presses de l'enssib, 2011. [extrait]

Depuis la parution d'un premier livre *La lecture numérique*, aux Presses de l'Enssib, le paysage des supports numériques de lecture a largement évolué, et la diversité croissante des modalités de lecture suscite autant l'intérêt que la consternation, notamment de la part de bibliothécaires, d'enseignants, de journalistes, mais aussi d'éditeurs et d'écrivains. Bien que le texte soit omniprésent dans la société actuelle, et donc sa lecture une activité largement répandue, des voix de plus en plus nombreuses s'élèvent pour alerter, dénoncer une dérive, stigmatiser des modes de lecture qui ne seraient plus que des « parents pauvres » de la « véritable » pratique de lecture.

Comme nous le verrons tout au long de cet ouvrage, ce qui est en jeu, c'est la transformation de la pratique millénaire de la lecture réflexive, issue de la Renaissance, qui avait elle-même détrôné la lecture méditative. Sans doute assistons-nous aujourd'hui à l'émergence d'une nouvelle pratique de lecture, que nous appellerons ici « lecture dynamique », et qui se caractérise par une participation plus interactive du lecteur. Cette pratique est-elle appelée à se substituer à la lecture réflexive comme mode dominant de lecture ? C'est la question qui soustend les changements en cours et que cet ouvrage veut aider à comprendre.

Les transformations dans les manières de lire concernent particulièrement la littérature. Que devient le lecteur lorsque l'œuvre littéraire le bouscule, le surprend et le confond ? L'histoire déjà conséquente de la littérature numérique, qui a maintenant une cinquantaine d'années, témoigne de cette incessante créativité et des efforts pour mettre la programmation et les algorithmes au service de la lecture dynamique. Lire de la littérature numérique, c'est entrer dans un nouveau contrat de découverte, d'inventivité et d'action. Aussi, était-il nécessaire d'une part de réexaminer les apports des travaux sur la lecture littéraire, d'autre part de mettre en place un modèle qui soit capable de rendre compte des différentes pratiques de lecture, avec une multiplicité de types de textes et documents et sur des supports variés.

Les enseignants littéraires, après avoir longtemps insisté sur les processus de compréhension, sont maintenant de plus en plus confrontés à des élèves qui ne lisent pas ou qui n'aiment pas lire. Les travaux pour rendre la littérature attrayante et source de plaisir se développent, ainsi que la prise en compte des motivations. Ainsi, un professeur de collège québécois formulait de la façon suivante son action : « La réflexion que je propose ici s'inscrit dans cette perspective de contestation, de renouvellement et d'enrichissement de la formation du lecteur littéraire et de l'enseignement de la littérature tels que nous les pratiquons »...

# Pourquoi un livre sur la lecture

Il y a quelque temps, les projets d'encadrement de l'éducation à la lecture du ministre de l'Éducation nationale en France ont mis, sur le devant de la scène, l'importance et la complexité de cet apprentissage de base, obligatoire et pourtant méconnu, qu'est la maîtrise de la lecture. En effet, dans une société qui impose depuis 1882 l'apprentissage de la lecture

et de l'écriture à tous ses membres, on estime néanmoins en situation d'illettrisme encore « 9 % de la population âgée de 18 à 65 ans résidant en France métropolitaine et ayant été scolarisée en France ». Aussi convient-il de reconnaître que la maîtrise de la lecture est loin d'être un problème résolu. Pour autant, l'apprentissage ou la maîtrise de la lecture n'est plus le premier problème à résoudre et n'est pas non plus l'objet de cet ouvrage. Néanmoins, on peut espérer contribuer à un renouvellement de la manière de penser l'apprentissage de la lecture, en travaillant sur une autre interrogation qui s'impose aujourd'hui avec encore plus d'insistance, celle du devenir de la lecture dans un monde numérique.

Pour de nombreuses personnes, l'activité de lecture ne correspond plus à ce qu'elles ont l'habitude de considérer comme la « vraie » lecture. Que ce soit sur écran ou sur papier, le mode de lecture utilisé pour chercher de l'information, résoudre des problèmes ou communiquer avec autrui, ne ressemble plus aujourd'hui au modèle de référence de la « véritable » lecture acquis à l'école. Les interrogations suscitées par de nouveaux comportements d'usages des textes et des informations se font de plus en plus entendre et sont répercutées par les différents médias. Il était donc important d'examiner les représentations dominantes de ce qu'est lire pour essayer de comprendre ce paradoxe qui amène la plupart des personnes à penser, lorsqu'elles lisent sur écran, qu'elles ne lisent pas vraiment, et qu'il ne s'agit pas de lecture authentique.

Les représentations qui permettent de penser la lecture ont connu une évolution importante ces dernières années, en intégrant successivement différentes théories du texte, la mort de l'auteur, l'intertextualité, et l'écriture avec des hyperliens, alors que les développements technologiques donnaient accès à un déluge d'informations et multipliaient les possibilités d'accéder depuis chez soi à des écrits du monde entier. De nombreux textes, jusque-là inaccessibles parce que rares, précieux, fragiles ou tout simplement jugés trop difficiles, ont progressivement été mis à la disposition des publics. De plus, avec des initiatives comme la bibliothèque numérique Europeana, ce sont des ensembles gigantesques de productions artistiques et culturelles qui deviennent accessibles.

# Savoir lire devient incontournable

Dans les cultures orales, l'écoute était le principal moyen d'accéder à la connaissance avec, comme activité cognitive dominante, la mémorisation. Avec l'invention de l'écriture, la lecture s'est développée comme nouveau moyen d'accéder à la connaissance, et ceci a donné lieu à une activité cognitive concomitante plus complexe, qui alliait des processus de mémorisation avec l'organisation et l'interprétation de textes en ensembles signifiants. Mais la lecture est aussi devenue une porte ouvrant sur les autres et sur le monde, rendant possible la communication au-delà des barrières géographiques et temporelles. Avec la technologie numérique, cette « troisième écriture », selon l'anthropologue Clarisse Herrenschmidt, la lecture s'accomplit avec des moteurs de recherche, mais aussi des outils capables d'explorer les données, de traiter l'information, et de structurer les connaissances. Les activités cognitives dominantes sollicitées sont la sélection et la structuration des données, l'interprétation des informations et la construction des significations, chaque processus sollicitant des modalités spécifiques de lecture. Alors que la formation est encore largement orientée vers la mémorisation, on exige de plus en plus une compétence de lecture capable de nourrir une pensée inventive, innovante et créative.

Savoir lire dans un monde numérique devient de plus en plus une activité incontournable. L'usage des technologies de l'information et de la communication exige indéniablement la compétence de lecture comme base pour toutes les interactions de l'individu avec le Web. Pour s'intégrer en tant qu'individu et citoyen, ou tout simplement pour agir, il devient presque impossible d'éviter le Web, que ce soit pour s'informer, se former, travailler, se détendre, se déplacer, communiquer... En un mot, la lecture devient l'outil intellectuel omniprésent d'interaction du sujet avec lui-même et avec le monde qui l'entoure. L'internaute, qui avant tout est un lecteur, doit pouvoir situer les informations recueillies dans l'immensité imperceptible du Web, les apprécier, les évaluer : des compétences critiques sont exigées, sans quoi le lecteur devient proie facile devant tous les pièges du réseau. En effet, pour être capable d'agir avec une certaine liberté devant un écran, il faut disposer d'un outillage intellectuel avéré, permettant de lire des documents textuels, mais aussi des productions figuratives, audiovisuelles, sonores.

Un reproche fréquent et surtout alarmant, présent dans les commentaires au sujet de la lecture en ligne, soutient que les personnes lisent sans recul critique, qu'il s'agisse des contenus, des arguments, des sources... La réalité du monde virtuel est en effet bien dérangeante dans la mesure où les règles qui semblent contrôler cet univers sont encore peu évidentes, non suffisamment consolidées, manifestement « désorganisées » si on se réfère aux approches disciplinaires traditionnelles.

Car si les cris d'alarme se multiplient sur les dangers de la lecture ou de la navigation sur l'Internet, c'est que cet univers ne correspond pas au monde réglé et organisé du papier et de l'imprimerie. De même que l'imprimerie au XVI<sup>e</sup> siècle avait fait irruption dans le monde très ordonné des manuscrits, scriptoriums et bibliothèques privées, en bouleversant les genres, les références, les légitimités, les codes esthétiques, de même aujourd'hui avec l'Internet s'est mis en place un monde de textes, de documents, d'informations qui ne répond plus aux critères d'organisation et de légitimation des informations et des savoirs des bibliothèques et des universités. Que ce soit dans le journalisme, la littérature contemporaine, l'innovation, la vie privée, les réseaux sociaux, partout les frontières se déplacent et un monde familier cède la place à de nouveaux espaces du dicible, du partageable et du valide. Les limites du savoir légitime se brouillent : n'importe qui peut écrire dans une wiki-encyclopédie, un blog ou une page personnelle. C'est le cas pour une production comme Wikipédia, dont les articles ont pourtant été jugés comme comportant moins d'erreurs, à cause de la correction permanente en cours, que ceux de l'encyclopédie Britannica. Paradoxalement, si pour bon nombre de scientifiques les cris d'alarme sur la nocivité du Web sont exagérés et à relativiser, une partie de l'élite pensante crie aux méfaits de ce manque de repères à l'égard du savoir (formel et légitimé).

Des compétences de l'ordre de la pensée critique sont donc de plus en plus jugées indispensables et peuvent s'acquérir en mettant en œuvre des stratégies de lecture qui permettent de traiter à la fois le contenu et sa mise en forme dynamique et innovatrice. Mais où sont les lieux pour une telle formation ? Comment peut-on apprendre à lire aujourd'hui, à filtrer l'information de façon pertinente, à comprendre et interpréter de façon à pouvoir se repérer dans ce nouvel univers de l'information et de la connaissance ?

# Quel modèle pour penser la lecture aujourd'hui?

Qu'est-ce que lire aujourd'hui ?... L'usage de nouveaux supports du livre favorise une prise de conscience accrue des actions métacognitives impliquées dans la lecture. Un changement

de support oblige à revoir la régulation de son activité de lecture et à mettre en place des stratégies adaptées. Le retour en arrière, le coup d'œil sur le titre courant ou le numéro de la page, le balayage en diagonale, la différenciation de la casse des caractères, toutes ces actions sont fortement contraintes par le type de support à partir duquel se fait la lecture, la surface elle-même, papier ou écran, mais aussi la disposition, la mise en page, la répartition des textes et des blancs, la justification, la densité des signes, ainsi que l'éclairage, le contraste, la taille des caractères, l'espacement, la longueur des lignes. Toutes ces aides cognitives que l'imprimerie a inscrites progressivement sur le papier, influent différemment et leur rôle dans la lecture remonte à la conscience avec un changement de support ; d'où, lorsque les repères habituels sont absents, une possible impression de gêne, de désorientation ou de difficulté. Pour d'autres lecteurs, c'est au contraire la nouveauté qui attirera, pour y trouver la liberté, le plaisir ou la découverte qui n'a plus lieu avec le papier. Lorsqu'on sait que la compréhension et la mémorisation sont proportionnelles à la vitesse de lecture, on comprend qu'un nouveau support qui réduit l'automatisation des processus provoque un déficit de résultat. Aussi la lecture sur écran, tout en comportant déjà des caractéristiques spécifiques chez ceux qui la pratiquent depuis un certain temps, ne peut encore être considérée comme une pratique stabilisée et réserve des découvertes pour ceux qui l'étudient, comme pour les lecteurs euxmêmes.

Mais ce sont là les repères externes de l'activité de lecture. Plus significative encore est la prise de conscience des repères internes, repères qui peuvent être sémantiques, stylistiques, cognitifs, éthiques, liés aux expériences passées et aux projets poursuivis. En effet, les pratiques émergentes de lecture sur supports numériques mettent en question des acquis et croyances sur la lecture, sur les motivations et stratégies des lecteurs et même sur le rapport à l'information et à la connaissance. Introduisant le multimédia, l'animation, la discontinuité, le zapping, le multi-tâches dans le rapport aux textes, ainsi que de nouvelles intermédiations, de nouvelles sources de légitimité, de nouvelles capacités cognitives, les pratiques de lecture sur supports numériques obligent à repenser ce qu'est lire et ce qu'on en attend dans un monde numérique.

CHARTIER, Roger. Qu'est-ce qu'un livre ? Métaphores anciennes, concepts des lumières et réalités numériques. *Le français aujourd'hui*, 2012/3, n°178, pages 11-26.

## Le rouleau, le codex, l'écran

Qu'est-ce qu'un livre? Un discours qui a cohérence et unité ou bien une anthologie de citations et d'extraits? La conversion numérique d'objets de la culture écrite qui sont encore les nôtres, le livre, mais aussi la revue ou le journal, oblige de faire retour sur la question fondamentale. Cette opération est au fondement même de la constitution de collections électroniques permettant l'accès à distance des fonds conservés dans les bibliothèques. Bien fou serait celui qui jugerait inutile ou dangereuse cette extraordinaire possibilité offerte à l'humanité. Tous les livres pour chaque lecteur, où qu'il soit : le rêve est magnifique, promettant un accès universel aux savoirs et à la beauté.

Toutefois, il ne doit pas faire perdre raison. Certes, le transfert du patrimoine écrit d'une matérialité à une autre n'est pas sans précédents. Au quinzième siècle, la nouvelle technique de reproduction des textes fut mise massivement au service des genres qui dominaient la culture du manuscrit : manuels de la scolastique, livres liturgiques, compilations encyclopédiques, calendriers et prophéties. Dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, l'invention du livre qui est encore le nôtre, le codex, avec ses feuillets, ses pages et ses index, accueillit dans un nouvel objet les Écritures sacrées et les œuvres des auteurs grecs et latins.

L'histoire n'enseigne rien, malgré le lieu commun qui lui attribue des leçons, mais dans ces deux cas, elle montre un fait essentiel pour comprendre le présent, à savoir qu'un « même » texte n'est plus le même lorsque changent le support de son inscription, donc, également, les manières de le lire et le sens que lui attribuent ses nouveaux lecteurs. La lecture du rouleau dans l'Antiquité supposait une lecture continue, elle mobilisait tout le corps puisque le lecteur devait tenir l'objet écrit à deux mains et elle interdisait d'écrire durant la lecture<sup>21</sup>. Le codex, manuscrit puis imprimé, a permis des gestes inédits. Le lecteur peut feuilleter le livre, désormais organisé à partir de cahiers, feuillets et pages et il lui est possible d'écrire en lisant. Le livre peut être paginé et indexé, ce qui permet de citer précisément et de

<sup>20.</sup> L. Price, The Anthology and the Rise of the Novel. From Richardson to Georg Eliot,

Cambridge, Cambridge University Press, 2000, pp. 13-42.
21. C.H. Roberts & T.C. Skeat, *The Birth of the Codex*, Londres, published for the British Academy by Oxford University Press, 1987; A. Blanchard (dir.), *Les Débuts du codex*, Turnhout, Brepols, 1989; et les deux essais de G. Cavallo, Testo, libro, lettura, *in G. Cavallo*, P. Fedeli & A. Giardino (dir.), *Lo spazio letterario di Roma antica*, Rome, Salerno editrice, t. II, pp. 307-341, et Libro e cultura scriitta, *in Storia di Roma*, A. Schiavone (dir.), Turin, Einaudi, t. IV, 1989, pp. 693-734.

retrouver aisément tel ou tel passage<sup>22</sup>. La lecture ainsi favorisée est une lecture discontinue mais pour laquelle la perception globale de l'œuvre, imposée par la matérialité même de l'objet, est toujours présente.

Les bibliothèques le savent, même si certaines d'entre elles ont pu avoir, ou ont encore la tentation de reléguer loin des lecteurs, voire de détruire, les objets imprimés dont la conservation semblait assurée par le transfert sur un autre support : le microfilm et la microfiche d'abord, le fichier numérique aujourd'hui<sup>23</sup>. Contre cette mauvaise politique, il faut rappeler que protéger, cataloguer et rendre accessibles (et pas seulement pour les experts en bibliographie matérielle) les textes dans les formes successives ou concurrentes qui furent celles où les ont lus leurs lecteurs du passé, et d'un passé même récent, demeure une tâche fondamentale des bibliothèques – et la justification première de leur existence comme institution de conservation et lieu de lecture. À supposer que les problèmes techniques et financiers de la numérisation soient résolus et que tout le patrimoine écrit puisse être converti sous une forme numérique, la conservation et la communication de ses supports antérieurs n'en seraient pas moins nécessaires. Sinon, la félicité promise par cette bibliothèque d'Alexandrie enfin réalisée se paierait au prix fort de l'amnésie des passés qui font que les sociétés sont ce qu'elles sont.

Et ce, d'autant plus que la numérisation des objets de la culture écrite qui est encore la nôtre (le livre, la revue, le journal) leur impose une mutation bien plus forte que celle impliquée par la migration des textes du rouleau au codex. L'essentiel ici me parait être la profonde transformation de la relation entre le fragment et la totalité. Au moins jusqu'à aujourd'hui, dans le monde électronique, c'est la même surface illuminée de l'écran de l'ordinateur qui donne à lire les textes, tous les textes, quels que soient leurs genres ou leurs fonctions. Est ainsi rompue la relation qui, dans toutes les cultures écrites antérieures, liait étroitement des objets, des genres et des usages. C'est cette relation qui organise encore les différences immédiatement perçues entre les différents types de publications imprimées et les attentes de leurs lecteurs, guidés dans l'ordre ou le désordre des discours par la matérialité même des objets qui les portent. Et c'est cette relation, enfin, qui rend visible la cohérence des œuvres, imposant la perception de l'entité textuelle, même à celui ou celle qui n'en veut lire que quelques pages. Il n'en va plus de même dans le monde de la textualité numérique puisque les discours ne sont plus inscrits dans des objets qui permettent de les classer, hiérarchiser et reconnaître dans leur identité propre. Le monde numérique est un monde de fragments décontextualisés, juxtaposés, indéfiniment recomposables, sans

<sup>22.</sup> P. Stallybrass, Books and Scrolls: Navigating the Bible, in J. Andersen & E. Sauer (dir.), *Books and Readers in Early Modern England*, Philadelphia, The University of Pennsylvania Press, 2002, pp. 42-79.

<sup>23.</sup> N. Baker, *Double Fiold: Libraries and Assault on Paper*, Londres, Vintage Books & Random House, 2001.

que soit nécessaire ou désirée la compréhension de la relation qui les inscrit dans l'œuvre dont ils ont été extraits.

On objectera qu'il en a toujours été ainsi dans la culture écrite, largement et durablement construite à partir de recueils d'extraits, d'anthologies de lieux communs (au sens noble de la Renaissance<sup>24</sup>), de morceaux choisis. Certes. Mais, dans la culture de l'imprimé, le démembrement des écrits est accompagné de son contraire: leur circulation dans des formes qui respectent leur intégrité et qui, parfois, les rassemblent dans des «œuvres », complètes ou non. De plus, dans le livre d'extraits lui-même les fragments sont nécessairement, matériellement, rapportés à une totalité textuelle, reconnaissable comme telle.

Plusieurs conséquences découlent de cette différence fondamentale. L'idée même de revue devient incertaine lorsque la consultation des articles n'est plus liée à la perception immédiate d'une logique éditoriale rendue visible par la composition de chaque numéro, mais est organisée à partir d'un ordre thématique de rubriques. Et il est sûr que les nouvelles manières de lire, discontinues et segmentées, mettent à mal les catégories qui régissaient le rapport aux textes et aux œuvres, désignées, pensées et appropriées dans leur singularité et cohérence. Ce sont justement ces propriétés fondamentales de la textualité numérique et de la lecture face à l'écran que le projet commercial de Google entend exploiter.

# Bibliothèques numériques et marché de l'information

Le marché visé par Google est celui de l'information. Les livres, tout comme d'autres ressources numérisables, constituent un immense gisement où elle peut être puisée. De là, la perception immédiate et naïve de tout livre, de tout discours comme une banque de données fournissant les « informations » à ceux qui les cherchent. Satisfaire cette demande et en tirer profit, tel est le premier but de l'entreprise, et non pas construire une bibliothèque universelle à la disposition de l'humanité.

<sup>24.</sup> F. Goyet, Le Sublime du « lieu commun ». L'invention rhétorique dans l'Antiquité et à la Renaissance, Paris, Champion, 1996.

WAWRZYNIAK, Natalia. Toucher pour comprendre. Comprendre sans toucher. Collections et lectures des libelles du XVIe siècle à l'âge de la dématérialisation. *Réforme, Humanisme, Renaissance*, 2019/1, n°88, pages 181-206.

## L'écran et les vers: pour une épistémologie du libelle ancien numérisé

Les collections numériques des libelles de la Renaissance rendent souvent invisibles l'organisation matérielle des documents et leur provenance. Les copies numériques d'ouvrages polémiques du xvre siècle font entièrement ou partiellement abstraction de la matérialité d'un libelle ancien. Disparaissent ainsi plusieurs aspects importants pour l'interprétation de ces documents, tels que le contexte immédiat des pièces faisant partie des recueils factices, certains éléments paratextuels comme les pages liminaires contenant parfois des annotations ou des reliures, des plats et des marques de provenance et d'appartenance. En l'absence de règle dans l'image, le format des pièces, bien qu'indiqué, est relégué au deuxième plan lors de la lecture du libelle sur l'écran qui offre une possibilité de l'agrandir ou de le réduire selon besoin, alors qu'il pouvait originellement connoter un message ou participer à la stratégie de camouflage de pièces séditieuses dont l'impression était sujet d'interdits37. Ce modèle de reproduction centré sur le texte est généralement suivi dans les numérisations plus récentes des libelles du xvie siècle, par exemple celles de la Newberry Library, qui reproduit entièrement les pièces uniques avec reliure et pages de garde, mais ne le fait pas pour les recueils factices. D'autres corpus polémiques en ligne, notamment les mazarinades exposées sur le site de la bibliothèque Mazarine, ont été complétés par des informations rudimentaires sur les recueils de provenance, sans y donner accès en ligne<sup>38</sup>. D'autres collections encore, comme celle d'une centaine d'ephemera criminels allemands des xviire et XIXº siècles, conservée à la Michigan State University's Library, mettent en avant la taille et la fragilité des supports, en proposant des prises de vues contextualisées39.

Force est de constater que la lecture « classique » du libelle diffère, d'un point de vue épistémologique, de la lecture numérique de ce même texte. Inversement, une question se pose: le contact physique avec le livre ancien - l'examen du format, du poids, du papier, de la reliure, de ses défauts, des marques du temps - participe-t-il à notre compréhension de celui-ci? En posant cette question apparemment naïve, à savoir s'il est possible de comprendre un libelle ancien sans le toucher, on risque d'être pris pour un conservateur qui fait un procès aux nouvelles technologies, ou encore, pour un adepte de cette « ultime bibliophilie » décrite par Roger Caillois se méfiant de ceux qui s'enivrent de l'odeur de la reliure et qui aiment les livres pour d'autres choses que leur contenu<sup>40</sup>. Or, l'objectif de mon propos ne serait pas d'opposer la collection virtuelle à celle physique, ni de vanter la supériorité du papier sur l'écran. Ce serait, me semble-t-il, aussi peu constructif que de plaider la prééminence des trous de vers dans le papier sur les mots dans lesquels ils ont été rongés. Étant donné la multiplication de supports de lecture, l'enjeu est d'identifier les spécificités de différents médias afin que la numérisation des sources polémiques ne soit pas réduite à la simple reproduction d'un document papier. L'acte de numérisation devrait être accompagné d'une réflexion sur la matérialité de la persuasion, tandis que l'acte de lecture numérique des libelles devrait prendre en compte les pratiques de lecture de ces livrets dans leur contexte original. Autrement dit, l'acte de numérisation d'un libelle ne peut qu'être un acte épistémologique. -12-

Le rapport entre le mode de lecture du texte à la Renaissance et son mode de lecture aujourd'hui n'est encore que peu étudié<sup>41</sup>. La question du respect de la matérialité du livre ancien et le postulat de la préservation de l'intelligibilité des documents numérisés sont des phénomènes émergents. Certes, nous pouvons déjà étudier l'évolution des numérisations, du texte seul aux feuillets de garde, plats et dos de reliures, par exemple sur le site de Gallica. Cette double réflexion qui prend en considération à la fois l'histoire du livre à la Renaissance et l'épistémologie du numérique est également présente dans la conception de certains projets de numérisation, notamment celui des Bibliothèques virtuelles humanistes, projet lancé en 2002 par le Centre d'études supérieures de la Renaissance, qui associe la diffusion numérique du patrimoine régional imprimé des xve-xvIIe siècles à la réflexion continue sur la numérisation et ses nouvelles formes<sup>42</sup>. Les collections numériques des libelles du xvie siècle semblent échapper encore à cette prise de conscience. Nous pouvons en indiquer deux raisons principales: la première est liée à l'état de réflexion sur la matérialité des libelles en tant que genre éditorial, la deuxième aux lieux communs concernant les activités des collectionneurs de pièces curieuses.

La réflexion sur l'importance de la relation tactile avec le livre pour la compréhension de son contenu ne relève ni de l'histoire du livre imprimé ou des pratiques d'imprimerie, ni de la bibliographie matérielle<sup>43</sup>.

Les travaux de Roger Chartier ou d'Anthony Grafton ont souligné que la forme matérielle du livre (format, disposition, typographie...) et des techniques de lecture (ruminatio, lecture in silentio, pratique humaniste des annotations...) participaient à la création du sens à la Renaissance<sup>44</sup>. Dans leurs études récentes, William H. Sherman, Bradin Cormack, Carla Mazzio et Rebecca L. Fall évoquent l'emblème de Geoffrey Whitney: Usus libri, non lectio prudentes facit (1586) pour expliquer à quel point la lecture était considérée, à la Renaissance, comme un acte corporel et que le fait de toucher, feuilleter ou annoter – bref « utiliser des livres » – était crucial pour apprivoiser et comprendre le texte<sup>45</sup>. Les historiens du livre parlent de différents types de lecture (par exemple la lecture sacrale, magique, mystique), ainsi que de différents statuts du livre (livre sacré, thaumaturge, magique, livre talisman, relique, poison) qui semblent délimiter le champ de signification que la lecture et le livre pouvaient avoir pour les auteurs français du xv1e siècle46. Quels types de lecture et de symbolique du livre pouvaient s'appliquer à la lecture des pièces polémiques? Comment la mise en livre participait-elle à l'art du convaincre?

et séditions pour le fait de la Religion, du mois de janvier 1561, Paris, O. de Varennes, [s. d.].

<sup>8.</sup> Mazarinades (1648-1653): la Fronde, les mots, les presses, exposition virtuelle disponible en ligne: < https://www.bibliotheque-mazarine.fr/fr/bibliotheque-numerique/expositionsvirtuelles/mazarinades-1648-1653-la-fronde-les-mots-les-presses-exposition-virtuelle > (consulté le 26 décembre 2018).

<sup>39.</sup> Voir le site de la collection « Poor sinners' pamphlets » : < http://courses.cal.msu.edu/al340ss16/ psp/ > (consulté le 1er décembre 2018).

<sup>40.</sup> Roger Caillois, « L'ultime bibliophile », dans Case d'un échiquier, Paris, Gallimard, 1970, p. 165-169 (je remercie Daryl Lee de m'avoir signalé plusieurs références bibliographiques 46. Voir Alain Boureau, « Adorations et dévorations franciscaines : enjeux et usages des livrets qui ont enrichi ma réflexion sur la matérialité du livre ancien et la numérisation)

<sup>1.</sup> Rebecca L. Fall entreprend une lecture comparative des ouvrages papier et de leur édition en ligne pour mettre en évidence leurs divergences : « Pamphilia unbound : digital re-visions of Mary Wroth's Folger manuscript, V.a. 104 », dans Re-reading Mary Wroth, dir. Naomi J. Miller, Katherine R. Larson, Andrew Strycharski, New York, Palgrave Macmillan, 2015, p. 193-207. Le livre récent de Tom Conley parle avec nostalgie de l'expérience de la lecture classique des livres anciens: À fleur de page: voir et lire le texte de la Renaissance, Paris, Classiques Garnier, 2015.

<sup>2</sup> Voir Christine Bénevent, « Patrimoines et humanités numériques : l'exemple du Master "Patrimoine écrit et édition numérique" et du programme de recherche "Bibliothèques Virtuelles Humanistes" (CESR, Tours) », communication présentée au colloque Patrimoine et humanités numériques: quelles formations? (Paris, 2012), disponible en ligne: < https:// hal.archives-ouvertes.fr/hal-00706934/document > (consulté le 30 avril 2018).

<sup>3.</sup> Voir Jean-Paul Pittion, Le livre à la Renaissance: introduction à la bibliographie historique et matérielle, Turnhout, Brepols, 2013.

<sup>7.</sup> Au sujet de ces interdits voir l'Edict du roy Charles sur les moyens plus propres d'apaiser les troubles 44. Roger Chartier, « Lecteurs dans la longue durée : du codex à l'écran », dans Histoires de la lecture: un bilan des recherches, Paris, IMEC Éditions/Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1995; Histoire de la lecture dans le monde occidental, dir. Guglielmo Cavallo e Roger Chartier, Paris, Seuil, 2001; Anthony Grafton, La page de l'Antiquité à l'ère du numérique: histoire, usages, esthétiques, Paris, Hazan, 2012.

<sup>45.</sup> Voir Rebecca L. Fall, « Editorial touches: text-use and tactile relations in Renaissance England'» communication présentée à la conférence de la Society for Textual Scholarship en 2013 Voir William Sherman, Used books: marking readers in Renaissance England, Philadelphia University of Pennsylvania Press, 2008 et Bradin Cormack et Carla Mazzio, Book use, Book theory 1500-1700, Chicago, University of Chicago Press, 2005.

hagiographiques », dans Les usages de l'imprimé, éd. Roger Chartier, Paris, Fayard, 1987, p. 25-81; Paul Saenger, « Prier de bouche et prier de cœur : les livres d'heures du manuscrit à l'imprimé », ibid., p. 191-227; Myriam Marrache-Gouraud, « Lecteurs vérolés et texte de petite vertu: enjeux "tresprecieux" de la littérature rabelaisienne », dans Valeur des lettres à la Renaissance: débats et réflexions sur la vertu de la littérature, éd. Pascale Chiron et Lidia Radi, Paris, Classiques Garnier, 2016, p. 209-226.

d. thalland

LES CONTENUS CULTURELS VUS AU TRAVERS DU PRISME DES DONNÉES

# DU LIVRE NUMÉRISÉ AUX ÉCRITURES NUMÉRIQUES ET AUX NOUVELLES EXPÉRIENCES DE LECTURE

Que ce soit dans une bibliothèque bondée ou dans une sombre chambre à coucher, peu d'expériences sont aussi intimes que de lire un livre. Les livres concernent l'œil et la page, un cerveau humain en conversation avec un autre. Pourtant, le commerce des livres n'est jamais à propos de ces vertus élevées. Et comme toute industrie, l'édition doit toujours se concentrer sur le grand public, la masse : que veulent la plupart des gens ? Qu'est ce qui sera acheté par le plus grand nombre ? À quoi les gens réagiront-ils ? Entre ces deux facettes, il y a une étrange relation. Les entreprises collectent et analysent les données, mais les lecteurs ont rarement l'occasion de les voir. »

Robinson Meyer

« The Most Popular Passages in Books, According to Kindle Data », The Atlantic, novembre 2014

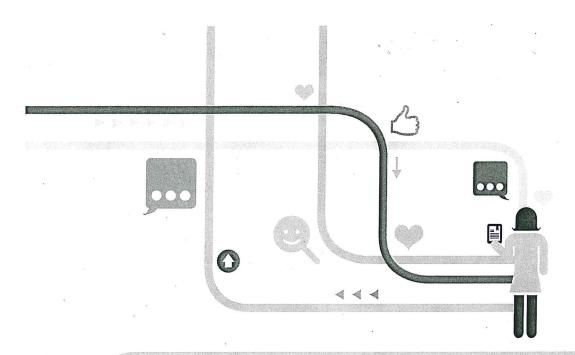
- ▶ « Dis-moi comment tu lis et j'adapterai des contenus à ton style de lecture. »
- ▶ La première transformation numérique, celle des liseuses, a certes été précoce et marquante, mais par certains côtés elle est aussi une impasse : il s'agissait simplement de « scanner » le livre papier, sans vraiment profiter du numérique pour changer l'œuvre.
- ▶ Un nouveau type de lecture est en train d'apparaître avec des contenus et des formats plus différenciés, ainsi que des systèmes de recommandation.
- ▶ L'enjeu industriel est double : garder le lecteur à l'intérieur de l'ouvrage et ouvrir le livre vers la communauté du lecteur.

<sup>3</sup> Electronic Frontier Foundation. <u>E-reader Privacy</u> <u>Chart.</u> 2012 <sup>3</sup> Entretien, et sur son blog <u>La Feuille</u> ainsi que régulièrement sur <u>InternetActu</u> sur ce thème.

#### OÙ EN SOMMES-NOUS ET OÙ VA-T-ON ?

a transformation numérique du monde de l'édition a été relativement précoce et s'est accomplie sur deux axes : les modes de distribution en ligne - avec des offres larges soutenues par des moteurs de recommandation efficients et une logistique globale sans faille - et les nouveaux supports de lecture (les liseuses, pour la première génération). Dans les deux cas, Amazon a été le grand précurseur de cette transformation, son Kindle devenant le symbole des liseuses même si quelques concurrents existent à l'instar des Kobo distribués en France par la FNAC.

Jusqu'à maintenant, les seuls chiffres étaient ceux des ventes ; désormais l'usage est suivi, mesuré, analysé, sans que le lecteur en ait forcément conscience. Les fabricants de liseuses, Amazon au premier chef, enregistrent toutes les traces d'activité (les logs). Les liseuses sont des objets fermés et la connaissance des données en circulation dépend de ce que les fabricants veulent bien livrer au public. En 2012, l'Electronic Frontier Foundation analysait la collecte de ces données à partir de l'analyse des politiques de confidentialité¹ et notait que les plateformes prennent connaissance de la liste des ouvrages achetés, des ouvrages ouverts, du temps passé sur chaque page, des passages surlignés ou des annotations. Comme le rappelle Hubert Guillaud², il est possible de déduire des informations sensibles à partir de ces données (orientation politique ou état de santé, par exemple); dès lors, les utilisateurs devraient avoir la possibilité de les partager ou non. Connaître la nature des échanges entre ces entreprises et les éditeurs est également impossible : revendent-ils les données? Cela fait-il partie des contrats? Beaucoup de mythes courent en ce domaine. Les offreurs de technologies ont en effet du mal à convaincre les éditeurs qui conservent une approche plus traditionnelle de leur métier. Le responsable des relations avec les éditeurs de Kobo témoignait ainsi: «nous aidons les éditeurs en leur disant "ce livre est perdu au milieu de votre liste mais il est lu plus rapidement que vos meilleures ventes. Peut-être devriez-vous investir en relations publiques et dans les réseaux sociaux derrière lui".» Dans le même article, Micah Bowers, le CEO de Bluefire, affirme que les éditeurs «ne pensent traditionnellement pas au contenu après qu'ils



# **TENDANCES CLÉS**

- Évolution du livre numérisé vers les expériences d'écriture numérique
- Fin de la lecture linéaire : possibilité de proposer des modes de lecture à différentes échelles (extraits choisis selon les goûts de l'utilisateur, trames narratives construites pour le lecteur...).
- Plus grande hybridation des supports de lecture.
- Pilotage de la production de certains contenus par les données en provenance des utilisateurs
- Captation des émotions dans la lecture pour favoriser l'engagement : neuromarketing, nudge...
- Création de nouvelles pistes de socialisation autour des contenus écrits, par des lieux ou des services.

# **DONNÉES CLÉS**



#### AUJOURD'HUI

■ Les données techniques sur la lecture (passages préférés, vitesse de lecture, profondeur, etc.) et l'analyse sémantique des contenus.



#### DEMAIN?

■ Les émotions et les métadonnées pour l'écriture algorithmique, combinées au contexte capté.



- <sup>1</sup> HARVEY, Ellen. «What Book Publishers Can Glean From Reading Behavior Data», Book Business, février 2015
- \* Voir le détail sur https:// kdp.amazon.com/ help?topicId=A2J855CR326YIG (visité le 9 septembre 2015)
- Le conducteur paie une prime d'assurance automobile en fonction de son utilisation du véhicule.
- <sup>6</sup> Kindle Direct Publishing permet aux auteurs de publier euxmêmes leur ouvrage en version électronique:
- http://kdp.amazon.com
  FERTZSCHEID, Olivier. «Lecture à la découpe : Amazon paiera les auteurs à la page lue ». Affordance, 21 juin 2015
- \* Dossier BookBusiness, « Could An Overdependence on Data Hurt The Book Industry? », février 2015.
- <sup>2</sup> En marketing, le terme insight renvoie à l'expression d'un besoin par le consommateur.
- <sup>15</sup> Auteur de : L'Aménagement du territoire (Gallimard, 2014) et de *La Théorie de l'information* (Gallimard, 2012).
- "WALLOP, Harry. The Kindle is dead. the book is back. Or is it?, The Telegraph. 9 janvier 2015.
- <sup>13</sup> CROU7FT, Thierry, <u>Wattpad : la</u> <u>machine à best-sellers</u>, février 2015.
- <sup>13</sup> Voir la vidéo de présentation du projet : <u>http://www.my-os.net/archives/?p=1156</u>.
- Interview de son fondateur sur BFM business le 23 mai 2015. (mai 2015)

l'aient publié. C'est une nouvelle manière de penser pour eux de commencer à analyser comment leur contenu est réellement utilisé.»<sup>3</sup>

Amazon fait sienne cette logique et rémunère certains auteurs à la page lue depuis le 1er juillet 20154. L'intégration des données d'usage de lecture dans le modèle économique, qui n'est pas sans rappeler le pay as you drive du monde de l'assurance automobile5, va d'abord concerner les auteurs autoédités sur Amazon avec le programme Kindle Direct Publishing<sup>6</sup>. L'annonce du géant du commerce a suscité de l'inquiétude quant aux conséquences d'un mode de rémunération à la page tournée sur les choix d'écriture. Comment les auteurs et éditeurs vont-ils réagir à ce que le chercheur Olivier Ertzscheid désigne comme «l'angoisse de la page non lue»7? Certains craignent une perte de créativité et une aversion croissante aux risques des éditeurs, qui ne voudraient produire que des contenus dont les données prédisent, garantissent pourrait-on dire, le succès. Le fait est que les éditeurs utilisent déjà beaucoup de données pour «deviner» quel auteur va rencontrer le succès8.

Les données d'usage sont en effet appelées à jouer un rôle majeur dans l'accompagnement de la création. L'innovation peut d'abord passer par une meilleure connaissance des réactions des lecteurs, très facile à transformer en insights<sup>9</sup> pour le marketing des éditeurs : savoir comment les lecteurs lisent un livre, savoir quel passage ou quelle phrase ils ont surlignés, connaître leur rythme de lecture... sont des moyens très forts

pour encourager l'achat d'une suite ou faire la promotion du livre auprès d'autres lecteurs potentiels. L'usage de ces données peut aller bien plus loin. Il peut influer directement sur le type d'écriture et sur la création. C'est déjà le cas pour certains best-sellers, qui sont savamment découpés en épisodes plutôt que vendus en un seul tome une fois pour toutes. Les modèles économiques émergents basés sur les usages effectifs de lecture peuvent conduire à une multiplication des cliffhangers, c'est-à-dire au maintien d'un suspense permanent pour garder le lecteur captif - au détriment de la nuance et de la complexité. L'impact des données sur la production de contenus devrait même aller plus loin : personnalisation du contenu à partir des habitudes du lecteur, en fonction de profils de lecteurs prédéterminés, sont des hypothèses recevables. Sont-elles nécessairement négatives? Selon Hubert Guillaud, si auteurs et lecteurs sont présents, actifs et respectés, une soumission pure et simple de l'écriture à l'industrie du profilage est évitable. Les données sont en effet un formidable miroir pour les auteurs (l'usage émergent de Wattpad, voir encadré « usages émergents », point 2, p.31) et si les lecteurs sont aussi destinataires des données, ce qui peut en être fait par d'autres acteurs sera peut-être plus compréhensible et moins inquiétant.

Pour l'instant les auteurs ne sont pas les acteurs principaux de cette transformation. Aurélien Bellanger, romancier¹º, souligne ainsi, lors d'un entretien avec les auteurs de ce cahier, qu'en tant qu'auteur, il n'a pas réellement accès à de telles données. Pour lui «le monde de l'édition, en particulier autour du "roman littéraire", vit toujours avec un grand fantasme artisanal» et la mesure du taux d'engagement passe par exemple par les salons du livre et les rencontres en librairies. Conscient de l'opacité pour les auteurs des outils utilisés par les librairies pour le suivi des ventes, il va plus loin : «le droit d'auteur devrait peut-être inclure une sorte de droit d'accès aux données...»

Pour le lecteur, la confidentialité de l'acte de lecture est questionnée. Ses habitudes de lecture, la vitesse à laquelle il termine (ou abandonne) un ouvrage, ses passages favoris, etc., toutes ces informations qui forgent le caractère intime de la lecture se voient dotées de nouvelles fonctions possibles, en dehors du lien tissé entre le lecteur et son livre. De quelles marges de manœuvre dispose-t-il pour adapter ses pratiques de lecture à ses exigences d'intimité ou une volonté plus ponctuelle de partage?



# **USAGES ÉMERGENTS**

#### 1 NOUVELLES PRATIQUES D'ÉCRITURE NUMÉRIQUE

▶ Le numérique offre aux écritures de grandes opportunités de renouvellement des expériences proposées. À cet égard, dans le contexte des contenus créés pour les jeunes enfants, sur tablettes notamment, Nosy Crow se focalise sur l'édition jeunesse et considère que le livre numérique doit aller au-delà du « scan de la page sur un écran », pour intégrer de l'interaction. Pour Kate Wilson, managing director de cette entreprise : «la lecture ne doit pas être la chose la plus ennuyeuse qu'ils font sur un iPad». Le futur de l'écriture doit répondre à la question « comment créer des objets qui continuent de stimuler les enfants, qui leur fassent penser que lire est une activité à laquelle ils veulent consacrer du temps ? »¹¹

#### 2 «CONNAÎTRE SES LECTEURS, C'EST ÉCRIRE POUR EUX »

▶ Thierry Crouzet raconte dans un billet de blog¹² son expérience de Wattpad. Dans un contexte où émergent de nouveaux intermédiaires - des acteurs qui sortent du modèle traditionnel centré sur l'éditeur et la verticalisation - l'application Wattpad, plateforme d'auto-publication jouant le rôle de point de rencontre entre auteurs et lecteurs, permet aux auteurs de bénéficier directement de données sur leurs lecteurs. La création data-driven n'est plus l'apanage des éditeurs travaillant avec Amazon ou Kobo: les auteurs peuvent accéder immédiatement à des données leur permettant (ou pas) d'adapter leur création à la réaction des lecteurs. Les métriques jouent un rôle majeur au sein de l'application : les interactions entre auteurs et lecteurs, sous la forme de commentaires ou de suggestions, permettent d'initier un dialogue, et les données fournies par Wattpad aux auteurs (chiffres d'audience, profil et modalités de lecture du lectorat) permettent de mesurer l'engagement ou d'adapter sa création à son public. Thierry Crouzet prend l'exemple de l'âge de son lectorat adolescent, qui l'incite à créer des personnages jeunes.

# 3 INFLUENCE DU CONTEXTE SUR LES MODES. DE LECTURE

▶ En mettant l'accent sur le nombre de minutes nécessaires à la lecture de chaque article, l'application mobile du groupe Le Monde «La Matinale» permet à ses utilisateurs de personnaliser leur édition quotidienne. La personnalisation du contenu en fonction du «temps de cerveau disponible» peut aussi être automatisée, à travers le croisement des données de géolocalisation et de déplacement. Déjà en 2013, l'équipe de <u>TimeReader</u> remportait le *hackathon* organisé avec la RATP #Opendatalab. La web app proposait aux usagers des transports parisiens des contenus texte et audio adaptés à leur temps de trajet, en se basant notamment

sur les positions géographiques des stations du réseau RATP. La connaissance très fine des mobilités peut également alimenter des usages plus ludiques : lors d'un atelier organisé à l'HEAD (Haute école d'art et de design) de Genève par le designer Étienne Mineur, un groupe d'étudiants a proposé une adaptation d'une bande dessinée de Riad Sattouf tenant compte du contexte de lecture. Les anecdotes de *La vie secrète des jeunes* se déroulant dans le métro sont accessibles au lecteur équipé d'un smartphone uniquement sur la ligne de métro où elles se déroulent<sup>13</sup>!

# 4 SOCIALISER LE LIVRE NUMÉRIQUE ET

▶ C'est l'ambition du service Glose<sup>14</sup> qui se présente comme une «plateforme numérique de lecture sociale» et qui outre la lecture d'ouvrages permet leur annotation, l'archivage de citations et le partage de ces informations avec la communauté des lecteurs de l'application. L'objectif de ce type de service est de «socialiser» le livre et plus globalement les ouvrages écrits. La plateforme envisage également d'offrir la possibilité aux auteurs d'annoter leurs propres livres pour se rapprocher de leurs lecteurs et lever le voile sur le processus de rédaction (à la manière des making of pour les films). Le modèle économique est original puisqu'il consiste à offrir gratuitement les 10 premiers pourcents de chaque nouvel ouvrage référencé par la plateforme. Cette tactique tarifaire permet de traiter en partie de la problématique «bien d'expérience» (voir partie III) à laquelle est confronté un livre, et pose en même temps la question de son impact potentiel sur la phase de création si elle venait à se généraliser (i.e : mettre en place des mécaniques d'écriture qui maximisent la probabilité d'achat après la lecture des 10 premiers pourcents).

#### 5) MÉLANGER LA FICTION ET LA VIE DU LECTEUR

▶ L'agence de design <u>IDEO</u> s'est penchée sur le <u>futur du livre</u> par la mise en prototypes de grandes tendances. Leur concept *Alice* décrit une expérience de lecture interactive qui engage le lecteur dans la création de l'histoire. Pour cela, il s'agit de mélanger la fiction et la vie du lecteur, à l'aide de la géolocalisation, en incitant le lecteur à communiquer directement avec les personnages de l'histoire via son téléphone... L'objectif étant de favoriser au maximum l'immersion du lecteur.

## **Bilan 2018**

# 2018 en 12 thèmes [6/12]: Le livre numérique en panne ?

https://www.livreshebdo.fr/article/2018-en-12-themes-612-le-livre-numerique-en-panne?

Par Vincy Thomas, le 24.12.2018 à 16h30 (mis à jour le 26.12.2018 à 21h12)

La revanche du papier. Ou presque. La part de marché du numérique ne décolle pas. Cependant, l'édition continue d'y croire en investissant sur l'innovation technologique comme narrative.

Il ne décolle toujours pas. Il y a encore peu le livre numérique suscitait autant de folles espérances que de grandes craintes pour le secteur de l'édition. Or, sa part de marché stagne, voire baisse dans les pays anglo-saxons. On constate l'exception frappante du marché allemand. En France, la croissance reste aussi au rendez-vous avec 13,2 millions de livres numériques vendus en 2017 et un nombre d'acheteurs en progression.

Cependant les liseuses se vendent moins (les ventes de Kindle ont été divisées par trois en cinq ans). Pas étonnant que les patrons des grands éditeurs américains célèbrent le retour du livre imprimé à BookExpo America. Aux Etats-Unis, les ventes de ebooks ont chuté de 22% en2017!

"Le temps du fantasme, nouvel âge d'or ou au contraire apocalypse sur la chaîne traditionnelle du livre, est passé", résume Sébastien Célimon, qui dresse un état des lieux du livre numérique en France, paru le 16 mars aux éditions du Cercle de la librairie.

Lors des récentes Assises du livre numérique, tous observaient que l'édition tient bon et l'imprimé résiste plus que bien. Ce qui ne l'empêche pas d'être innovante, avec des écritures interactives, des applications collaboratives ou des diffusions connectées, ou encore des livres en réalité augmentée. Le livre et la littérature numérique restent une priorité stratégique, l'Institut français consacrant même un site consacré aux innovations en la matière.

On s'interroge sur ce marché qui reste méconnu voire opaque en chiffres. Dans un baromètre, le consultant Rüdiger Wischenbart démontre que la sensibilité au prix est primodiale pour le consommateur, persuadé que le ebook doit être moins cher que le livre imprimé. Cette année, l'Europe a finalement autorisé l'application du taux réduit de TVA sur les livres numériques.

La dernière étude Global Web Index sur la lecture numérique montrait que le e-lecteur était surtout une femme de moins de 45 ans et instruite, fan de fictions de genre. Dans son palmarès des meilleures ventes, la plateforme Kobo constate en effet les bonnes performances de la littérature grand public (Joël Dicker, Marc Lévy, Guillaume Musso, ...). Pas étonnant que la filiale de Rakuten ait signé un partenariat exclusif avec Julie de Lestrange. Ou que Samantha Bailly s'engage avec Amazon pour son premier livre numérique.

Streaming, ebook, livres audio, réseaux sociaux, contenus sur smartphones : le marché de la lecture numérique se stabilise, mieux structuré et plus créatif, comme on l'expliquait dans notre dossier dédié aux lectures numériques en octobre. C'est nécessaire car la concurrence n'est pas seulement celle des des supports. La véritable inquiétude est le temps disponible pour lire face aux autres loisirs (cinéma, séries, jeux vidéos) ou aux nouvelles formes de narration (réseaux sociaux, livre audio...).

Le P-DG de Rakuten Kobo, Michael Tamblyn, rappelait d'ailleurs dans un entretien à Livres Hebdo en novembre: "Nos vrais concurrents, ce ne sont finalement pas Amazon, l'iBookstore d'Apple ou Google Livres, mais plutôt Netflix, YouTube, Facebook, Instagram et toutes ces sociétés qui investissent des milliards de dollars pour s'emparer de notre temps de loisir".

# Lectures numériques : l'âge de raison

## https://www.livreshebdo.fr/article/lectures-numeriques-lage-de-raison

Par Pierre Georges, le 05.10.2018 (mis à jour le 10.10.2018 à 11h31)

Streaming, ebook, livres audio, réseaux sociaux ou autres contenus créatifs sur smartphones : le marché de la lecture numérique, s'il a tâtonné cette dernière décennie, tend maintenant à se stabiliser. Mieux structuré, et toujours créatif, il promet encore de belles évolutions.

Il y a tout juste dix ans, lorsque le Syndicat national de l'édition (SNE), lançait ses premières Assises du livre numérique, les pratiques de lecture numérique étaient purement et simplement *« inexistantes »*, d'après Virginie Clayssen, présidente de la commission numérique du SNE. Dix années de promesses et d'expérimentations plus tard, le chemin parcouru paraît énorme.

Sur ces deux dernières années, les observateurs du secteur notent pourtant un ralentissement des initiatives innovantes en termes de lecture numérique. La raison de cette accalmie est simple : le marché de la lecture numérique semble se stabiliser, plafonnant autour des 8 % de l'activité de l'édition (1). Après des années d'agitation et de recherche de nouveaux formats de lecture, via des applications, en streaming ou sur des liseuses, les pratiques sont, de l'avis général, entrées dans les mœurs et le marché s'est finalement structuré. « Nous sommes arrivés à une phase de maturité », analyse Didier Borg, fondateur de Delitoon, application de lectures de manga en streaming. « Face à la multitude des contenus, des clients et des supports de diffusion, un éditeur de lectures numériques n'a aujourd'hui que l'embarras du choix ! » ajoute-t-il.

Pour Virginie Clayssen, également directrice chargée de l'innovation du groupe Editis, « aujourd'hui, la lecture numérique, c'est un fait. S'il a évolué de manière irrégulière, le marché a maintenant trouvé sa place : il y a un public qui lit, qui achète et qui emprunte des livres numériques, c'est devenu une pratique parmi les autres ». Outil, création et distribution seront ainsi au programme du 10<sup>e</sup> anniversaire des Assises du livre numérique, le 3 décembre à Paris. « C'est peut-être moins impressionnant et disruptif que dans d'autres industries, mais la lecture numérique continue de progresser et de gagner sa place parmi les formats et les supports, tranquillement », précise la spécialiste du numérique au SNE.

Fondée en 2012, Youboox, l'une des plateformes leaders de la lecture numérique en streaming et sur abonnement, le confirme : les acteurs de la lecture numérique sont solidement en place. « Clairement, nous avons trouvé notre cible, en rendant accessible la lecture partout, à n'importe quel instant, depuis son smartphone. Et nous en sommes certains : il y a encore un potentiel de développement », explique Hélène Mérillon, fondatrice et P-DG. Tous les mois, la plateforme continue d'innover dans ses formats, s'inspirant par exemple des plateformes d'auto-édition à la Wattpad, en faisant voter le scénario aux lecteurs à la fin des chapitres de certains romans. Au dernier pointage, l'application propose plus de 120 000 livres, auxquels accèdent près de 1,2 million d'inscrits (dont 50 % seulement vivent en France). Le tout pour

9,99 euros chaque mois et grâce à des partenariats signés avec près de 500 éditeurs généralistes.

Le modèle de l'abonnement marche particulièrement bien aussi pour le diffuseur distributeur de bande dessinée numérique Izneo, détenu à 50 % par la Fnac depuis 2016. La plateforme permet soit d'acheter à l'unité une BD, soit de s'abonner pour un accès illimité au catalogue chaque mois. « En 2017, la part du chiffre d'affaires de la plateforme Izneo réalisé avec l'abonnement s'établit à 48 %. Depuis septembre 2017, le CA mensuel "abonnements" dépasse le CA "ventes à l'acte" », précise son directeur général, Luc Bourcier. L'entreprise multiplie les partenariats en 2017 pour étendre le lectorat, avec les bibliothèques, s'associant avec La Médiathèque numérique CVS pour mettre en place un portail de diffusion de 7 000 albums à lire à distance par les abonnés d'une bibliothèque, ou avec Orange proposant 3 000 BD numériques aux clients de l'opérateur téléphonique pour 9,99 euros par mois. Elle prépare le lancement prochain d'un abonnement contenant exclusivement des albums en langue anglaise destiné au marché international.

#### Lire en « stories »

De l'avis général, les plateformes de ce type ont permis de dynamiser le monde de l'édition ces dernières années. C'est encore plus vrai sur certains secteurs comme la bande dessinée ou le manga. A l'instar de Delitoon, lancé en janvier 2016, qui compte déjà 250 000 inscrits et « plusieurs millions de lecteurs », d'après Didier Borg, son fondateur. Chaque semaine, ces derniers y retrouvent des mangas en couleurs présentés dans des formats de lecture digitale, « à scroll vertical ». « Nous sortons trois nouvelles séries par mois », précise le fondateur, qui explique se sentir « plus près de Netflix que du monde du livre ». « Plus que des éditeurs ou des libraires, les acteurs de lectures numériques sont des créateurs de divertissements », ajoute-t-il.

Lors des annuels Digital Book Awards, qui se tiendront le 2 octobre prochain aux Etats-Unis, les applications de lecture hybrides entre littérature et animations seront légion : qu'elles permettent de lire le plus rapidement possible (Blinkist), de faire vivre en dessin animé ses romans préférés (Novel effect), ou en proposant des systèmes de courts feuilletons quotidiens (Serial Box). Ce concept a déjà été expérimenté en France par Premierchapitre, une société qui suit de près l'évolution des lectures numériques sur ces dix dernières années. D'abord maison d'édition numérique, l'entreprise a progressivement développé une solution de lecture en streaming, qui s'adapte aux usages des éditeurs, des collectivités mais aussi des médias, des cafés, ou encore des sociétés de transport. Par exemple, les usagers des bus de Tours (Indre-et-Loire), peuvent accéder, gratuitement et directement sur leurs smartphones, à des extraits de romans. A la fin de leur lecture, le système indique dans quelle bibliothèque locale l'ouvrage est disponible, ou propose de l'acheter en ligne. « Nous avons mis au point un service de lecture numérique qui renvoie au papier », résume Jean-Marc Fitoussi, cofondateur, qui propose sa solution uniquement aux professionnels et sur abonnement.

Les initiatives se multiplient pour permettre la lecture directement sur les réseaux sociaux. A l'instar de ce que propose depuis l'été 2018 la New York Public Library (NYPL) en convertissant des chefs-d'œuvre de la littérature classique dans un format adapté aux stories Instagram. L'opération, baptisée « Insta Novels » et disponible gratuitement sur le compte Instagram de la prestigieuse bibliothèque (@nypl), convertit des romans entiers en animations ludiques et esthétiquement très soignées. Parmi les premiers romans adaptés : La métamorphose de Franz Kafka ou Alice aux pays des merveilles de Lewis Carroll.

## Potentiel de développement

Cerise sur le gâteau, l'opération « Insta Novels », qui remporte un franc succès auprès de ses quelque 284 000 abonnés Instagram, coûterait moins de 10 000 dollars (8 500 euros) à la NYPL. « Instagram a créé sans le savoir la bibliothèque parfaite pour ce type de roman en ligne, depuis la façon dont vous tournez les pages, jusqu'à l'endroit où l'on place son pouce, l'expérience de lecture est très proche de celle d'un livre papier », explique au Wall Street Journal, la directrice de Mother New York, l'agence de publicité qui a travaillé sur le projet. D'autant que Twitter, Instagram et Facebook ont, en particulier chez les adolescents, durablement empiété sur le temps consacré à la lecture. D'après une étude de l'American Psychological Association sur la consommation des médias par les adolescents, publiée en août 2018, 60 % des lycéens américains lisaient un livre ou un journal chaque jour dans les années 1980. En 2016, ils n'étaient plus que 16 %, la très large majorité d'entre eux -lisant et s'informant via leur smartphone.

Sur les bancs des écoles françaises, les manuels scolaires sur « tout écran » sont cependant encore loin d'avoir percé. Si le plan numérique prévu par François Hollande en 2015 prévoyait que 100 % des collèges français disposent d'une tablette par élève, la réalité en est encore bien éloignée. Les éditeurs en manuels scolaires, en contrat avec l'Etat, ne sont pour l'instant par près de délaisser l'édition papier, faisant patiner l'édition de manuels scolaires dématérialisés qui ne représenterait que 2 % des ventes de manuels. Depuis la rentrée 2018, le smartphone est même interdit à l'école, les établissements ne pouvant pas contrôler l'usage des applications non scolaires.

Une réalité qui prouve encore le potentiel de développement de la lecture numérique dans certains secteurs, et qui donne confiance en l'avenir aux spécialistes du marché. « Dans dix ans, l'enjeu se placera à mon avis au niveau de la lecture tout court, de conserver le plaisir de lire, plus que sur un débat entre livre numérique et papier, imagine Virginie Clayssen. Dans tous les cas, je m'abstiendrai de prédire l'avenir technique de la lecture numérique : c'est complètement impossible. » Un avis que partage Jean-Marc Fitoussi chez Premierchapitre. « Cela fait dix ans que je peine là-dedans. S'il y a bien une chose que j'ai compris, c'est qu'en matière de lecture numérique il ne vaut mieux pas tirer des plans sur la comète. »

(1) Soit 247 millions d'euros, chiffres du ministère de la Culture concernant l'ensemble des ventes de fichiers de lectures numériques.

# LETTRES NUMÉRIQUES

L'actualité du livre numérique Une initiative de la Fédération Wallonie-Bruxelles



Chiffres Questions & débats

# Pourquoi la lecture numérique ne séduitelle pas la génération des « Smartphone natives » ?

Une enquête de l'Hadopi (Haute Autorité pour la diffusion des œuvres et la protection des droits sur Internet) sur les pratiques culturelles des 8-14 ans menée en France fin 2016 montre que cette génération a fait du smartphone son moyen privilégié d'accès à la culture. Mais qu'en est-il de la lecture ? Focus sur les habitudes de la génération des « Smartphone natives ».

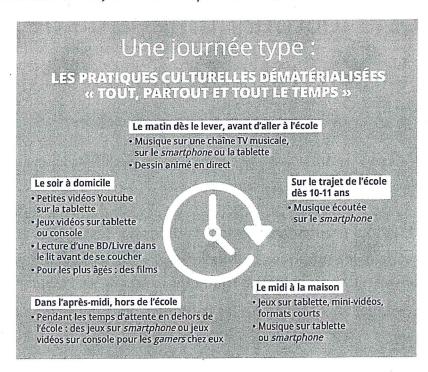
L'enquête de l'Hadopi a été menée auprès d'un échantillon de 63 enfants âgés de 8 à 14 ans, tous issus d'Île de France et plutôt habitués au contact de la culture : les jeunes sélectionnés devaient consommer « au moins deux biens culturels dématérialisés parmi les suivants : musique, films, séries TV, jeux vidéo et livre numérique (a minima une fois par semaine) ». Cette génération, formée d'enfants nés entre 2002 et 2008 et appelés « Smartphone natives », a toujours connu l'Internet mobile et le téléphone portable. Le smartphone est ainsi devenu leur moyen le plus courant d'accès aux biens culturels, consommés en ligne et de manière massive.

### L'influence structurante de YouTube

Tout d'abord, l'enquête révèle un facteur important, commun à tous les enfants consultés : YouTube est de loin la principale clé d'entrée sur Internet, qui structure l'ensemble des pratiques des jeunes générations. Le média contribue ainsi à façonner une nouvelle manière de consommer, avec des attentes très pragmatiques en termes de modalités d'accès, qui privilégient l'instantané, la facilité, la gratuité et les formats courts.

# Les livres peu évoqués

Les biens culturels dématérialisés sont donc consommés chaque jour et en abondance par les 8-14 ans, avec des moments privilégiés selon le type de bien culturel. Si la musique les accompagne tout au long de la journée, notamment à partir de 10-11 ans, les formats courts de vidéos et les jeux sur mobiles viennent plutôt les divertir dans des moments de pause ou d'attente. Comme l'explique le rapport de l'enquête, « [l]es contenus nécessitant des temps de consommation plus longs tels que films, séries TV, jeux vidéo sur console, et dans une moindre mesure les livres, peu évoqués par les enfants interrogés, sont réservés à des plages horaires adaptées, de préférence le soir, le mercredi après-midi ou le week-end ».



# Le format papier plus représenté que le livre numérique

Les livres sont donc peu présents, et l'enquête révèle de plus que les livres papiers sont généralement préférés aux ebooks. Le format numérique ne semble donc pas remplacer le papier pour la plupart des enfants consultés. En effet, seulement deux filles au sein de l'échantillon ont adopté la lecture de BD en streaming sur le smartphone de leurs parents, de livres sur la liseuse Kindle de la bibliothèque municipale ou encore sur tablette, après acquisition sur une libraire numérique. L'enquête révèle ainsi que la lecture numérique est occasionnelle, se fait en général sur un mode « découverte » et ludique et est plus de l'ordre du test que du réel intérêt. -24-

Sur base des résultats, plusieurs raisons peuvent être avancées pour expliquer la faible tendance des enfants consultés à lire sur un écran. D'abord, les formats courts sont privilégiés, ce qui cadre plus rarement avec les livres numériques. Ensuite, la gratuité d'accès est un facteur important dans le choix des biens consommés. Les contenus littéraires gratuits existent bien sûr, mais ces plateformes restent peu utilisées par les enfants. Enfin, la facilité d'accès aux livres numériques est plus discutable que pour d'autres biens culturels comme la musique, les vidéos ou les jeux.

# Les ebooks autopubliés plébiscités

Un autre phénomène particulier témoigne de l'influence de YouTube sur la consommation de biens culturels, et dans ce cas-ci de livres numériques. Chez les filles de 10-14 ans, les romans et mangas d'amateurs, librement partagés sur des plateformes comme Mangadraft ou encore Wattpad, connaissent en effet un réel succès. Les avantages de ce type de contenu est qu'il est produit par et pour des pairs, qu'il garantit un accès gratuit et illimité et qu'il est possible de commenter les œuvres, de les noter ainsi que d'encourager les auteurs. De plus, des avertissements sont assortis aux livres et mangas, permettant de savoir s'ils sont adaptés ou non. Ce type de contenus est donc plus en phase avec les attentes et la consommation des jeunes, le format numérique permettant le partage et l'échange sur les réseaux sociaux, ce qui semble séduire cette tranche d'âge.

# La légalité des contenus consommés

En ce qui concerne les contenus illicites, la plupart des enfants consultés ne semblent pas se poser la question de la légalité de leurs pratiques et des droits d'auteurs. Par contre, « ils expriment des craintes fortes à l'égard des dangers liés à Internet (contenu inapproprié, cyberharcèlement, virus, etc.), certains ayant déjà été confrontés à des situations délicates. » Dans ce cadre, l'Hadopi mène depuis plusieurs années des actions de sensibilisation aux enjeux du numérique auprès des jeunes publics, pour une utilisation responsable d'Internet. Concernant les livres numériques, les contenus consommés par les jeunes sont néanmoins majoritairement légaux, ce qui contraste parfois avec les autres types de biens culturels.

Les résultats de cette enquête montrent donc que la lecture en général et la lecture numérique en particulier restent compliquées chez les enfants, ce qui pourrait poser problème à l'avenir. Néanmoins, l'offre de livres numériques est en constante évolution et si ce mouvement perdure, le marché de l'ebook pourra certainement s'adapter aux nouvelles manières de consommer des jeunes générations. N'hésitez pas à consulter le rapport complet de l'enquête, ou ce résumé qui reprend les grandes lignes de ses conclusions, pour de plus amples informations sur le sujet.

Ajoutons une dernière remarque sur ce que l'on est tenté d'appeler les effets pervers des discours récurrents développés autour du thème «les jeunes ne lisent plus». L'injonction à lire n'a probablement jamais été aussi pressante : parents soucieux de donner l'envie de lire à leurs enfants dès le plus jeune âge, bibliothécaires et militants du livre plus nombreux et plus motivés que jamais, etc. En faisant de la lecture un «problème de société» et en participant à l'effacement relatif de la frontière entre les «bonnes» et les «mauvaises» lectures, les adultes n'ont-ils pas contribué à rendre impossible toute logique de transgression qui, si l'on se réfère aux confessions de beaucoup d'écrivains ou de forts lecteurs, semblait constituer une dimension importante dans la découverte du plaisir de lire au moment de l'adolescence : transgression par rapport au contenu du livre (le livre interdit découvert «par hasard» dans la bibliothèque des parents) ou aux conditions de la lecture (le plaisir défendu de la lecture au-delà des heures autorisées), ou même par rapport à l'activité en elle-même dans les milieux faiblement lecteurs (la lecture comme activité inutile). En généralisant l'injonction à lire sans référence aux contenus, les adultes n'ont-ils pas pris le risque de faire apparaître aux yeux des enfants et adolescents l'activité de lecture comme un acte de soumission à leurs exigences et de moins en moins comme une manifestation du désir de s'en affranchir ou de les transgresser?

#### Trois niveaux d'interrogations

Ces différents éléments révèlent la profondeur et l'ancienneté des mutations que connaissent nos rapports à la lecture et au livre. En réalité, la culture de l'imprimé était fortement ébranlée avant même que la révolution numérique ne fasse imploser les relations étroites qui s'étaient nouées au fil des siècles entre la matérialité des objets imprimés, les discours qu'ils portaient et les manières de lire.

La question d'une redéfinition de la place de la culture de l'imprimé est aujourd'hui bel et bien posée dans une société où les images et les musiques ont régulièrement gagné du terrain depuis plusieurs décennies et où les textes se sont depuis peu affranchis de leur support matériel. Nous devons aborder cette question sans céder aux confusions et aux facilités de langage qui viennent trop souvent obscurcir les débats sur l'avenir du livre et de la lecture : le recul de la presse écrite et du livre n'est pas nécessairement celui de la lecture, et la crise de l'imprimé ne doit pas être prise pour une crise de l'écrit, qui connaît à certains égards une seconde jeunesse avec la multiplication des messages électroniques et des sms. Aussi est-il essentiel de s'appliquer à distinguer trois séries d'interrogations.

Les premières concernent le livre en tant qu'objet qui a toujours suscité des formes d'attachement plus ou moins marquées, même chez les lecteurs qui n'étaient pas bibliophiles. Cela fait longtemps qu'il s'est banalisé avec l'allongement du temps de la scolarité et la vente en grandes surfaces : il a perdu de sa force de fascination pour ceux qui, par leur origine, n'en étaient pas des familiers ainsi qu'une partie de son pouvoir de marqueur social au sein des jeunes générations, avant même que l'essor du numérique n'entame son hégémonie comme moyen d'accès à l'information et au savoir et ne distende le lien «naturel» qui le liait au texte. Si, comme nous invite à le penser Roger Chartier, nous sommes au début de cette émancipation du texte par rapport au support qu'est le livre, nous devons effectivement admettre que «ce sont toutes les technologies intellectuelles et toutes les opérations à l'œuvre dans la production de la signification qui se trouveront modifiées9». Cela pose, entre autres, la question du rapport au livre dans sa dimension matérielle. Va-t-il être définitivement «ringardisé» ou, au contraire, retrouver une partie de son pouvoir symbolique perdu? Quels atouts conserve cet objet vieux de plusieurs siècles à l'ère numé-

9. Roger Chartier, L'Ordre des livres, Alinéa, 1992.

rique? Pour quels types de contenus demeuret-il un support indépassable?

Le deuxième niveau d'interrogations touche à la lecture en tant qu'activité. Celle-ci subit depuis plusieurs décennies une concurrence accrue du fait de l'émergence de nouveaux usages du temps libre et de la montée en puissance de la culture d'écran; mais ne faisons pas l'erreur de croire que cette dernière est faite exclusivement d'images : elle véhicule aussi quantité de textes et - nous venons de le rappeler - favorise d'une certaine manière un retour à l'écrit ainsi que l'émergence de nouvelles façons de lire. On ne lit pas, en effet, un texte sur un ordinateur (et plus encore sur un téléphone portable) de la même manière qu'on lit un livre : les dispositifs dont bénéficie le lecteur sur écran permettent de sauter d'un texte à l'autre et favorisent les lectures fragmentées, discontinues, tournées vers la recherche rapide d'informations, au détriment de la lecture linéaire de textes exigeant une attention soutenue et continue.

Aussi, les «générations télé» dont l'enfance et l'adolescence se sont déroulées dans les années 1980 et 1990 et surtout les «générations Internet» lisent de plus en plus sur des supports autres que le livre mais entretiennent aussi de nouveaux rapports avec les textes, qu'ils soient imprimés ou non. D'où de nouveaux enjeux qui peuvent être ainsi résumés : comment donner aujourd'hui à chacun les moyens de maîtriser les différents registres de lecture depuis le simple survol à la recherche d'une information précise jusqu'à la lecture continue des formats longs exigés par les argumentaires et les formes narratives complexes, en passant par la lecture « en diagonale », qui permet de se faire une idée générale de la nature et du contenu d'un texte et d'en dégager l'essentiel? N'oublions pas que

le lecteur avisé, même au temps de la splendeur de la culture de l'imprimé, ne se caractérisait pas par un mode de lecture spécifique mais plutôt par une parfaite maîtrise des différents modes de lecture auxquels il pouvait avoir recours en fonction du contenu du texte et du contexte.

Enfin, si l'on accepte l'idée d'un recul de la lecture linéaire de temps long au profit de formes de lecture plus fragmentées, comment ne pas s'interroger sur l'avenir de la littérature? L'essor de la culture d'écran et le déclin relatif de la littérature chez les jeunes générations concernant aussi bien le temps qu'elles lui consacrent que l'importance symbolique qu'elles lui accordent posent la question non pas de la disparition du roman sous la forme que nous lui connaissons depuis le xixe siècle, mais celle de son repli sur un public de plus en plus homogène du point de vue tant des ressources socioculturelles que de l'âge. Certes, les jeunes d'aujourd'hui continuent à manifester un réel intérêt pour certaines formes narratives (livres de science-fiction ou de fantasy, bandes dessinées et mangas notamment), mais leurs références, dans le contexte actuel de convergence technologique et culturel qui est le nôtre, relèvent plus d'un registre transmédiatique que du registre strictement littéraire. Comment penser que l'immersion de plus en plus précoce des jeunes générations dans un flux quasi permanent de récits audiovisuels (films, séries télévisées, jeux vidéo, etc.) puisse être sans conséquence sur leurs façons de satisfaire leur goût du romanesque et leur capacité à faire fonctionner leur imaginaire à partir des mots seuls, et donc in fine sur leur rapport aux romans, qu'ils soient classiques ou contemporains?

Olivier Donnat.